

LÉA ROBAK, PLUS DE CINQUANTE ANS DE MILITANTISME

Frances Anonsen
Traduit par Genevieve Laurier

For over fifty years, Léa Robak has fought ceaselessly for unionisation, for feminism and for peace. At age 83, she says: "When you have always upset the status quo, it's hard to change your habits." Frances Anonsen provides a brief look at a very full life.

Lorsqu'on lui fait des éloges pour son dévouement incessant en faveur de la syndicalisation, du féminisme et du pacifisme, Léa Robak, qui a aujourd'hui 83 ans, dresse visiblement l'échine, et ses lèvres se crispent. "J'ai répondu aux exigences de mon for intérieur," dit-elle. "Je n'aurais pas pu vivre autrement. Je ne crois pas au sacrifice. Vous vous sacrifiez lorsque vous faites quelque chose sans y mettre du cœur. Moi, j'aime ce que je fais."

Vers la fin des années 30, alors que des ouvriers du vêtement gagnent 10,00\$ pour une semaine de 80 heures, Léa Robak est, dès sept heures, devant les portes de la manufacture. Elle distribue des tracts aux ouvriers et défie les patrons à leur arrivée au travail.

"C'était agréable," dit-elle. "J'adorais ça."

Léa Robak participe activement à la syndicalisation de l'industrie du vêtement et de la compagnie RCA Victor.

"Le travail à la pièce est un véritable esclavage," soutient Robak. «La plupart des ouvrières, venues de grosses familles pauvres de la Gaspésie, travaillaient durant de longues heures dans des manufactures insalubres. Au cours d'une réunion concernant les griefs, une femme nous a demandé: 'Qu'allez-vous faire au

sujet de la couchette avec les maudits boss?» En 1939, une grève a lieu – une grève merveilleuse se souvient Robak.

Robak entreprend sa carrière engagée à un très jeune âge. Elle grandit à Beaufort, près de Québec, dans la seule famille juive de ce village catholique, et elle se rappelle de sa rage envers ce que l'on considérait comme la "volonté de Dieu". Ce qu'elle voit, ce sont des femmes fatiguées avec des familles de dix-huit enfants. Sa mère dirige un petit magasin tout en élevant sa famille composée de cinq filles et de quatre garçons.

"Ma mère était complètement exténuée", dit Robak. À seize ans, alors que ses amies commencent à faire leur trousseau, Léa refuse ce rite, car, à ses yeux, le "coffre d'espérance" a une allure de cercueil. Néanmoins, ses parents ne la pousseront pas au mariage tout comme ils n'encourageront pas son rêve d'étudier la littérature française.

Lorsque les siens déménagent à Montréal, Léa Robak trouve un emploi chez un nettoyeur le jour et dans un théâtre le soir. Elle veut étudier à McGill, mais à cause du système des quotas et de la censure grandissante, elle décide d'aller étudier en Europe. "Un jour, dit-elle, je me suis dit: je vais en France, même si je dois traverser l'Atlantique à la nage." Elle effectue son premier voyage en Europe en 1925. Elle vit et étudie à Grenoble pendant deux ans. Son second voyage l'entraîne à Berlin où son frère étudie la médecine. Elle a vingt-huit ans et commence à s'impliquer activement en politique. Léa Robak voit Hitler prendre le pouvoir; elle assiste aux préparations de guerre; la littérature anti-sémitique se multiplie.

"À l'université," explique-t-elle, "vous faisiez partie soit du mouvement nazi, soit de celui de la social-démocratie. Mais ce dernier dansait sur un pied, et moi, je voulais avoir les deux pieds bien ensemble. J'ai donc adhéré au parti communiste."

Robak revient à Montréal avant le début de la guerre et continue à travailler avec le parti communiste local. Elle ouvre la première librairie marxiste. Les rafles de police y sont fréquentes; on va même jusqu'à confisquer les livres aux couvertures rouges. Malgré le harcèlement dont elle a été l'objet à cause de ses convictions, alors impopulaires, Léa Robak ne se souvient pas avoir eu peur.

"Je n'ai jamais eu peur," avoue-t-elle. "Je ne suis pas sûre que cela soit normal."

Ainsi, ces opinions la placent souvent dans des situations dangereuses. À l'époque où l'avortement est illégal, Robak alors directrice des activités au YWHA, aide les jeunes femmes enceintes à entrer en relations avec des médecins pratiquant l'avortement. Elle court le danger de perdre son emploi, mais elle ne peut refuser son aide à ces femmes qui en ont besoin. "Je me suis mise à leur place," dit Robak. "Ces femmes ne pouvaient parler de leurs problèmes avec leur mère, car elles auraient été chassées de la maison."

Léa Robak a toujours prôné l'égalité pour les femmes et leur droit à une vie à part entière. La dernière marche pour la Journée internationale des femmes s'est déroulée sous un temps maussade. Ce froid de canard en a découragé plusieurs, mais Léa Robak y était, marchant d'un pas alerte, pancarte à la main. "Quand on a toujours bouleversé l'ordre établi," affirme-t-elle, "il est difficile à 83 ans de changer ses habitudes."

Ces dernières années, Robak se soucie surtout de la paix. Elle est membre de l'organisation "Voix des femmes" et en collaboration avec celle-ci, elle organise des conférences, des manifestations contre les jouets de type militaire et adresse des lettres aux hommes politiques. Elle a également permis à quelques femmes de se rendre en Russie, a protégé les déserteurs et a créé des liens avec d'autres groupes pour la paix. L'hiver dernier, elle se rendait tous les jeudis aux Terrasses à Montréal pour distribuer des tracts contre l'apartheid. "Je ne suis pas timide," reconnaît-elle, "et je parle avec tout le monde."

Lorsqu'on lui demande si elle se sent parfois découragée, elle réplique d'un ton sec:

"Penser que le citoyen moyen est un idiot relève du mythe. Lorsque je distribue des tracts, les uns se disent non intéressés, d'autres sont prêts à écouter, et, de retour à la maison, ils en parlent à leur entourage. Ça fait boule de neige, de là des résultats concrets."

Léa Robak mène donc une vie bien remplie. Son seul regret est de ne pouvoir travailler quinze heures par jour, comme autrefois.